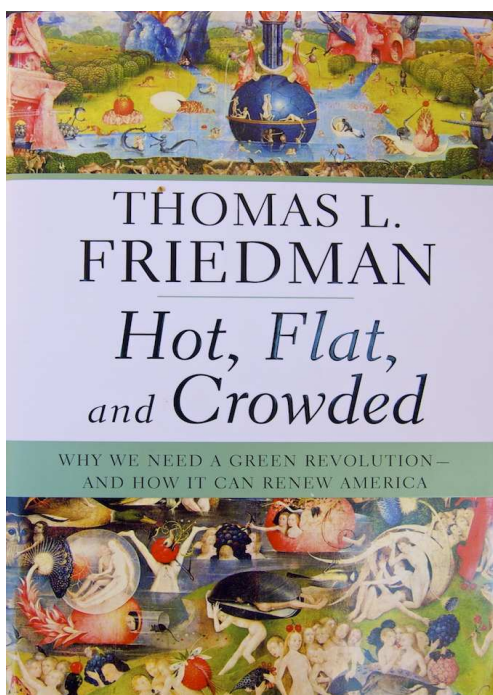
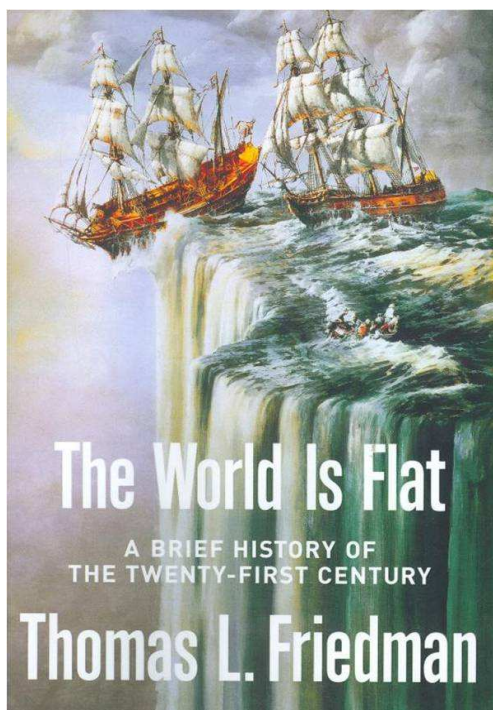


THE WORLD IS HOT, FLAT AND CROWDED

Analyse critique des deux best-sellers de Thomas L. Friedman

par Marc GOOSSENS, Ir., M.Ph.Sc., membre du Bureau Exécutif de la SEII



Introduction

Auteur trois fois couronné par le Prix Pulitzer, Thomas L. FRIEDMAN, journaliste hors norme, grand éditorialiste au New York Times, parlant couramment l'arabe et l'hébreu, parcourt le monde en bénéficiant d'un statut de privilégié : budget illimité et garantie de n'être jamais censuré.

Outre les deux livres illustrés ci-contre, qui font l'objet de la présente analyse succincte, il est également l'auteur de : « *From Beirut to Jerusalem* », « *The Lexus and the Olive Tree : Understanding Globalization* » et « *Longitudes and Attitudes : Exploring the World after September 11* » (traduit en français sous le titre : « *Paix des peuples, Guerre des nations : Après le 11 septembre* »).

Un style journalistique particulièrement fluide et un art abouti de la formule – par exemple : « *9 Novembre 1989. Une nouvelle ère de créativité : les murs tombent - Berlin - et les fenêtres s'ouvrent - Windows -* » – rendent la lecture de ses livres particulièrement agréable, ce qui peut contribuer à faire passer un point de vue et une interprétation des faits qui résultent du milieu socioculturel dont l'auteur est issu.

The World is Flat : a brief history of the 21st century

Contrairement à ce que l'image en couverture pourrait laisser croire, Thomas L. FRIEDMAN ne remet pas en question le fait que la Terre soit ronde (par contre, il établit un certain parallèle entre le mécanisme actuel qu' il tend à démontrer et la découverte de l'Amérique par Christophe COLOMB, d'où l'image). Pas plus qu'il ne prétend contredire tout ce que nos manuels de géographie nous ont appris du relief de la surface terrestre.

Ce caractère du monde perçu comme étant "plat" s'applique, selon l'auteur, à la formation d'un nouvel espace socio-économique, qui résulte de l'action conjointe de la mondialisation et de la révolution numérique, et au sein duquel l'individu évolue désormais en concurrence avec les autres, à savoir le monde entier.

Le cheminement suivi par Tom FRIEDMAN s'articule en trois étapes distinctes de transformation :

1. Trois périodes successives vers la mondialisation.
2. L'émergence de dix technologies qui constituent autant de forces d'aplanissement.
3. Un triple effet de convergence.

Trois périodes vers la mondialisation

La première période aurait commencé en 1492, avec la découverte de l'Amérique par Christophe COLOMB, et se serait terminée au début des années 1800. Elle serait marquée par le fait que ce sont les nations qui prennent l'initiative dans l'expansion hors de leurs frontières.

La seconde période aurait débuté ensuite, lorsque le commerce international eut atteint une masse critique suffisante pour permettre aux entreprises de s'étendre au-delà des frontières en formant des multinationales. Elle viendrait de s'achever à la fin du 20^{ème} siècle.

C'est alors qu'aurait commencé la troisième période – dans laquelle nous nous trouvons encore – lorsque les technologies de l'information ont permis aux individus eux-mêmes d'opérer à l'échelle mondiale grâce à l'Internet.

Dix forces technologiques d'aplanissement

Entre 1989 et 2000, l'émergence accélérée de dix nouvelles technologies, dont certaines sont liées à des phénomènes socio-économiques, aurait créé les conditions nécessaires et suffisantes au démarrage de cette troisième période :

- **Force n° 1** : la chute du mur de Berlin en 1989, qui a fait disparaître la division du monde en deux blocs Est Ouest, suivie 6 mois plus tard par la sortie de Windows 3.0 par Microsoft, qui a permis à tout individu de se familiariser avec le monde digital.
- **Force n° 2** : lorsque l'entreprise Netscape entre dans le domaine public en août 1995, la toile (web) devient mondiale grâce à d'énormes investissements en câbles à fibres optiques.
- **Force n° 3** : l'apparition des logiciels de travail en réseau a ensuite permis à des personnes situées en des lieux différents de travailler ensemble en temps quasi réel, augmentant ainsi leur niveau de communication et de production.

Ces trois premières forces, prises ensemble, ont formé la première ébauche d'un système, qui allait permettre une collaboration – et non plus seulement une communication – à l'échelle mondiale, et sur lequel sont venues s'ajouter les six forces suivantes :

- **Force n° 4** : lorsque certaines fonctions, grâce aux technologies digitales, deviennent de simples marchandises, l'externalisation permet aux entreprises de focaliser leurs ressources sur leurs compétences principales.

- **Force n° 5** : ces mêmes technologies digitales vont permettre aux entreprises de délocaliser certaines de leurs activités vers des pays où les coûts de fonctionnement sont nettement moins élevés.
- **Force n° 6** : le téléchargement vers l'amont, qui permet à tout individu de transmettre de l'information à un réseau, est pour FRIEDMAN le symbole d'une créativité accrue, surtout avec l'apparition des "blogs", véritable armée de journalistes citoyens.
- **Force n° 7** : l'harmonisation de la chaîne d'approvisionnement augmente les connexions possibles entre les fournisseurs, les détaillants et les clients (exemple de Wal-Mart aux USA).
- **Force n° 8** : il devient alors possible à une entreprise de faire appel à une entreprise extérieure pour venir gérer chez elle sa chaîne d'approvisionnement (ce qu'on appelle l'internalisation).
- **Force n° 9** : l'information implique alors des moteurs de recherche à critères multiples qui, comme Google par exemple, offrent des possibilités de plus en plus étendues.

Enfin, la dernière force d'aplanissement, selon FRIEDMAN, est ce qu'il appelle les "stéroïdes", une combinaison de petits facteurs qui amplifient les effets des six forces précédentes :

- **Force n° 10** : les stéroïdes peuvent être digitaux – tel le VoIP (Voice over Internet Protocol) qui permet la communication téléphonique via l'Internet –, mobiles – comme l'accès à Internet sans fil – ou personnels – tel le partage de fichiers entre ordinateurs distants –.

Un triple effet de convergence

Mais ce n'est pas tout. Selon FRIEDMAN, trois dynamiques de convergence agissent de concert pour produire un effet d'aplanissement encore plus grand :

1. Les 10 forces d'aplanissement ci-dessus interagissent entre elles et fusionnent progressivement.
2. Les habitudes de travail changent au fur et à mesure que nous passons d'une perspective verticale et exclusive à une perspective horizontale et inclusive.
3. Avec l'ouverture de nombreux pays à l'économie libérale, près de 2 milliards de travailleurs "digitaux" sont entrés dans l'économie globale et vont de plus en plus accélérer le processus.

Analyse critique de l'ouvrage

Ce livre offre un exemple parfait de ce que Raymond BOUDON, Professeur de sociologie – maintenant émérite – à l'Université de Paris Sorbonne, écrivait dans son livre « *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses* » : des faits incontestables, mais pas nécessairement exhaustifs, et un raisonnement apparemment irréfutable, mais qui se base sur un à

priori implicite – voire subconscient chez son auteur – qui, lui, est tout à fait contestable.

Dans la première partie de l'ouvrage déjà, la division du processus de mondialisation en trois étapes rassure le lecteur, habitué depuis l'école à voir l'Histoire divisée en diverses périodes : l'auteur suit la "bonne" méthode ! Soit dit en passant, cette division correspond sensiblement à ce que les économistes appellent depuis longtemps "économie préindustrielle", "économie industrielle" et "économie post-industrielle". De plus, une telle division n'est correcte que pour la civilisation occidentale !

Viennent ensuite les dix forces technologiques d'aplanissement. Que ces "forces" soient bien réelles, on ne peut le mettre en doute ; et, puisqu'elles ont une action sur l'environnement, on peut leur donner ce nom. Mais qu'elles soient dites « d'aplanissement », voilà qui est beaucoup moins certain. Mais la plupart des lecteurs, rassurés par la méthode et par un appel à une caution "technologico-scientifique", sont déjà quasi convaincus.

Il y a près de 500 ans, Fernand de MAGELLAN a déclaré : « *L'Eglise dit que la terre est plate, mais j'ai vu l'ombre sur la lune et j'ai plus foi en l'ombre qu'en l'Eglise* ». Mais, comme l'écrit Valérie KOCIEMBA, Professeur de Géographie à l'Université Michel de MONTAIGNE à Bordeaux, dans « Les Cahiers d'Outre-Mer » (n° 238 d'avril-juin 2007), à quelle Eglise appartient donc Thomas FRIEDMAN ?

A l'Eglise de la toute puissance des nouvelles technologies de l'information, ce qu'il met en pleine lumière puisqu'il avoue lui-même dans son livre qu'il est coupable de déterminisme technologique. Mais, ce qu'il laisse dans l'ombre, c'est son appartenance à l'Eglise qui fait de l'économie une valeur fondamentale, voire essentielle au fonctionnement de l'espace Monde et de la sphère personnelle et quotidienne de chacun.

Je suis d'accord avec Valérie KOCIEMBA lorsqu'elle écrit que, pour l'individu, « *la primauté de l'économie a pour conséquence de faire de l'intelligence – je dirais une certaine forme d'intelligence – et de l'adaptabilité à la demande du marché du travail les seuls garants de la réussite ... et les ombres de la mondialisation sur notre terre sont bien trop nombreuses pour qu'on ne voie que celle de l'économie : les ombres du social, du culturel, de l'environnement et du politique me semblent difficile à exclure d'une argumentation sur la mondialisation* ».

La démarche même de Thomas FRIEDMAN me paraît fallacieuse. Sa tâche, dit-il, consiste à parcourir le monde et de recueillir les opinions des personnes qu'il interviewe. L'idée serait intéressante si le choix de ces personnes, presque uniquement des dirigeants d'entreprises, était expliqué et justifié. Au lieu de cela, il prend leurs discours pour argent comptant sans avoir conscience, semble-t-il, qu'il choisit toujours des "gagnants" de la mondialisation.

En prétendant que la terre est plate, Thomas FRIEDMAN tombe dans ce que James MANN appelle "l'illusion Starbucks" : « *Dès que des gens mangent chez*

McDonald's ou s'habillent chez Gap, les journalistes en déduisent qu'ils sont en train de devenir comme nous ». En réalité, chaque groupe humain perçoit sa culture comme un moyen de protéger son identité et cherche à renforcer l'attachement aux valeurs qu'elle défend. Ce n'est pas pour rien que, au fur et à mesure que l'Union Européenne se concrétise, on voit le régionalisme prendre de plus en plus de vigueur.

La terre plate n'est que le dernier avatar d'une utopie très ancienne. Depuis toujours, l'être humain caresse le fantasme de l'unification du monde sous un système de valeurs unique. C'est ainsi que, après la chute du mur de Berlin, Francis FUKUYAMA, un philosophe et chercheur en sciences politiques américain, a proclamé « *la fin de l'histoire* », voyant dans ce fait un consensus définitif autour des valeurs de la démocratie libérale.

En 1962 déjà, dans « *La Galaxie Gutenberg* », Marshall MACLUHAN formulait la fameuse métaphore du village global. Mais le monde n'est pas un village car, dans un village, tous les habitants partagent peu ou prou le même modèle du monde, le même style de vie et les mêmes valeurs. Or, si la population mondiale actuelle était réduite à un village de 100 habitants, 42 d'entre eux n'auraient pas accès à l'eau potable, 33 vivraient dans une situation de guerre, 40 ne sauraient ni lire ni écrire, 80 pratiqueraient une religion, dont 40 sous la contrainte, et un seul habitant serait riche et posséderait la moitié du village ... !

Ce que Thomas FRIEDMAN décrit, ce n'est pas un aplanissement de la terre, mais plutôt une mise à niveau « *par le haut* » permettant à ceux qui en ont les moyens de communiquer « *d'égal à égal* » par des autoroutes de l'information de plus en plus rapides et confortables. Mais, entre ces sommets maintenant situés à la même altitude, les vallées restent aussi profondes pour ceux qui n'ont pas les moyens de grimper jusqu'à eux.

Conclusion de cette première analyse

J'ai repensé à une citation attribuée à LAO TSEU : « *Celui qui a inventé le bateau a aussi inventé le naufrage* ». Les Romains ont construits de magnifiques chaussées à travers leur empire, mais c'est grâce à elles que les "barbares" sont arrivés si vite à Rome. C'est à travers les steppes bien plates de l'Asie Centrale et de la Russie que des hordes de Huns, de Mongols et de Turcs ont envahi l'Europe.

On estime que les virus, chevaux de Troie et autres vers informatiques ont coûté à la Société entre 169 et 204 milliards de dollars en 2004, et l'on parle de 1.500 milliards de dollars en 2008 !

Mais la question n'est pas seulement là. Il s'agit de se demander à qui vont profiter ces magnifiques autoroutes de l'information et si elles vont réellement contribuer à diminuer les différences entre les mieux nantis et les plus pauvres de la planète, comme semble vouloir le prétendre Thomas FRIEDMAN. Personnellement, j'en doute.

Hot, flat and crowded : why we need a green revolution and how it can renew America

Dans ce livre, Thomas FRIEDMAN troque son habit de chroniqueur, ardent défenseur de la mondialisation, du libre marché et de l'internationalisation du savoir et des technologies, contre celui de héraut messianique d'une Amérique toujours prête à guider le monde, cette fois sous les traits d'une superpuissance verte. La révolution énergétique verte est devenue son seul cheval de bataille.

Pour lui, la convergence du réchauffement climatique, de l'aplanissement tel que décrit dans son livre précédent, et de l'explosion démographique qui menace de vider la terre de ses ressources d'ici la moitié du 21^{ème} siècle est une bifurcation de l'Histoire.

Et de citer Oystein DAHLE, ancien vice-président d'Exxon : « *Le socialisme s'est effondré parce qu'il interdisait au marché de dire la vérité économique ; si le capitalisme empêche le marché de dire la vérité écologique, il s'effondrera* ». Pour Thomas FRIEDMAN, si la terre perd la boule, c'est parce que les Etats-Unis ont perdu la main : les Américains prennent leur pays et le monde pour une poubelle. L'Europe a déjà hissé la couleur en matière d'écologie et la Chine aura construit, d'ici à 2030, deux cents nouvelles villes à haut rendement énergétique, avec des bâtiments à pollution zéro.

Les exemples rassemblés par Thomas FRIEDMAN sur la consommation et la pollution sont effarants : la biodiversité disparaît à vue d'œil, les émissions de gaz à effet de serre s'accroissent, etc. Son livre est plus qu'une synthèse d'informations, c'est un véritable appel aux armes.

Malheureusement, il est impossible de porter un jugement objectif sur toutes ses assertions, puisque aucune d'elles n'est référencée. De plus, les pistes qu'il propose pour y remédier paraissent difficiles à mettre en application à court terme, puisqu'elles nécessiteraient une amélioration sensible du système économique actuel.

D'autre part, dans un monde où règnent la pauvreté, les maladies, les dictatures, le terrorisme, la prolifération nucléaire, le manque d'éducation des jeunes filles, et j'en passe, et où plus d'un milliard de gens manquent d'eau potable et d'électricité, le changement climatique, dont les spécialistes ne s'accordent pas pour déterminer l'origine et l'importance, n'est peut-être le problème n° 1, même s'il est essentiel à long terme.

Conclusion générale

Si j'ai voulu faire cette analyse, ce n'est pas que j'accorde une importance particulière à ces deux livres, mais c'est parce qu'ils illustrent un phénomène qui, à mon avis, va aller en s'amplifiant et qui ne peut pas laisser la SEII – et d'autres organisations également – indifférente.

Certains spécialistes pensent que, après les produits matériels et les services, les informations cognitives vont également devenir un objet de commerce. A mon avis, ce qui va se passer est beaucoup plus fondamental et ressemblera à ce que le philosophe et sociologue allemand Georg SIMMEL écrivait il y a un siècle dans « *La Philosophie de l'Argent* ».

Pour celui-ci, le recours à l'argent comme monnaie d'échange va plus loin que le simple fait de remplacer la valeur subjective accordée à un objet par une valeur objective liée à son coût, il signifie aussi que le travailleur, dans la majorité des cas, ne connaît plus la finalité de son travail et que, dès lors, le sens de celui-ci, réduit à « *gagner sa vie* », est déconnecté du monde dans lequel il vit.

Comme le volume des connaissances va croître de manière exponentielle, ce ne sont pas les connaissances elles-mêmes qui vont avoir un prix, mais la mise à la disposition de celui qui les recherche d'un « *package* » de connaissances déjà triées et ordonnées suivant certains critères.

Ce que leur utilisateur va alors perdre, c'est leur fiabilité et leur adéquation au problème pour lequel il en a besoin.

Comme ces connaissances seront surtout techniques – au sens le plus large du terme – et intéresseront donc tout particulièrement les ingénieurs, il importera de plus en plus à inculquer à ceux-ci, habitués à la « *vérité* » des connaissances scientifiques, à adopter un esprit critique vis-à-vis des informations qui leur seront fournies, et donc à prendre une certaine distance à leur égard.

Sinon, leur travail ressemblera de plus en plus à ce que faisaient nos lointains ancêtres, inventant des dieux et créant des rituels pour se situer dans un monde qu'ils ne comprenaient pas.

Bruxelles, le 25 mai 2010